

Claude FOUCART
"DANS LES ANNEES SANS NOM":
SÉMELE ET JUPITER
(CORRESPONDANCE ANDRE GIDE-BERND SCHMEIER)

La publication de témoignages sur les rapports qui ont pu se développer entre Gide et les Allemands après la fin de la seconde guerre mondiale ne sont point pléthore. Qu'il suffise ici de citer l'article de Serge Maiwald paru dans la revue Universitas en 1951 et consacré à la visite qu'André Gide fit au philosophe Romano Guardini à Tübingen en juin 1947(1), le livre de Rolf Bongs, Das Antlitz André Gides, qui contient un long chapitre sur la rencontre du poète allemand avec l'écrivain français dans le train qui mène André Gide de Munich à Francfort, le 4 juillet 1947, après le discours prononcé devant la Erste Internationale Jugendkundgebung, réunion de la jeunesse allemande, le 28 juin 1947(2). La Correspondance avec Jef Last ne contient malheureusement que peu d'indications sur les contacts qui se développèrent à cette époque entre l'auteur de Thésée et une génération qui se trouve devant les débris d'un monde ne lui laissant que détresse et misère tant sociale qu'intellectuelle. André Gide nous offre deux textes fondamentaux sur le "message" qu'il présente à la jeunesse allemande: le discours prononcé à Pertisau le 18 août 1946 et celui de Munich datant du 28 juin 1947(3).

La Correspondance d'André Gide avec Bernd Schmeier apparaît ainsi comme un témoignage de l'intérêt attaché à l'oeuvre gidienne par des Allemands qui, arrivés à l'âge adulte à la fin de la République de Weimar, vont se trouver engagés dans les entreprises guerrières du Troisième Reich et chercher, après l'effondrement du régime nazi, un idéal auquel ils pourraient attribuer quelque valeur.

Bernd Schmeier est né, le 24 mai 1894, à Posen, c'est-à-dire sur la Warta. Comme nous le rapporte Bernd Schmeier lui-même dans les notes que son "correspondant" français, Pierre Taponier, transmet à Gide en 1946, il est le fils d'un proviseur de lycée et il fit ses études successivement à Heidelberg, Lausanne, Fribourg-en-Brisgau, Königsberg et Iéna. Il obtint un doctorat de philosophie, comme élève

du professeur R.Eucken(4), sur le philosophe Liebmann. Il passa son Examen d'Etat en philosophie, français, anglais et espagnol avant de se retrouver professeur dans un lycée berlinois. Il entreprit, toujours selon les notes transmises à André Gide(5), des voyages en Europe, Asie Mineure et aux U.S.A. De 1929 à 1933, Bernd Schmeier est membre du Staatspartei, l'un des partis du Centre-droit(6). La guerre de 1940 arrivée, il fait partie des troupes allemandes qui vont occuper la France. De Paris, il ne manque pas d'écrire à André Gide une lettre que l'écrivain n'oubliera pas et citera dans son discours de Pertisau après la guerre. Ce sont pour lui des "années lugubres"(Lettre 1). Et son entrée dans Paris, sa "ville bien-aimée", est source d'un profond déchirement.

Bernd Schmeier connaissait l'oeuvre de Gide depuis ses années universitaires. Dans le discours prononcé en souvenir d'André Gide, après la mort de ce dernier, il signale que "l'oeuvre et la personne" de Gide l'ont accompagné "pendant trente ans"(7). Il a, de son propre aveu, lu Les Nourritures terrestres dès 1916, donc en français. Car la traduction de Hans Prinzhorn ne paraîtra qu'en 1930(Lettre 11). Et la première rencontre des deux hommes eut lieu lors de la grande soirée au Künstlertheater de Charlottenburg durant laquelle, après que Franz Osborn ait joué la Fantaisie en fa-mineur de Chopin, qu'Ernst Deutsch, en remplacement de Tilla Durieux, ait lu des poèmes de Rilke, fut représenté Le Retour de l'Enfant prodigue dans la traduction de Rilke. C'est le 29 janvier 1928 qu'eut lieu cette manifestation consacrée tant à Gide qu'à Rilke. Elle permit aux admirateurs berlinois de l'écrivain français d'exprimer leur enthousiasme, même si le spectacle fut de qualité moyenne. André Gide lui-même nous rapporte sa courte rencontre avec Bernd Schmeier, ce jeune homme qui, "tout timide et rougissant", offrit à l'écrivain français "quelques fleurs d'orchidée"(Lettre 2). En 1928, Bernd Schmeier a 34 ans(8).

Le nom du jeune homme ne se rencontre pas dans le Journal

d'André Gide et c'est seulement en 1940 que se renouent ses liens bien furtifs, mais conservés dans la mémoire de Gide. Bernd Schmeier, soldat, arrive à Paris et, comme en témoigne Gide dans son Allocution de Pertisau, il envoie à ce dernier une lettre "très surprenante"(9) dans laquelle il évoque ses souvenirs de 1928, de ce "jeune homme" qu'il était alors et qui, à la sortie du théâtre, était venu lui "offrir en hommage quelques fleurs". Gide fait prendre contact avec l'officier allemand par Gaston Gallimard qui est pris de peur. Car, devant les propos "si emportés contre Hitler et le national-socialisme", il craint de n'avoir rencontré en lui qu' "un agent provocateur"(10) ! Par la suite, en 1943, après la destruction de sa maison berlinoise lors d'un bombardement, Bernd obtint de Gaston Gallimard la mise à sa disposition d'une "dizaine de livres de la Pléiade"(Lettre 3) qui disparurent ensuite, à la fin de la guerre, quand les Russes entrèrent dans Berlin.

Et, le 18 août 1946, André Gide, se refusant à accepter la condamnation collective des Allemands pour les crimes commis pendant la guerre, trouve justement un exemple de cette "humanité commune" à "l'Anglais, l'Allemand, le Français" dans la lettre reçue au début de l'invasion de la France(11). Et Gide de se demander:

"Ce jeune homme vit-il encore? J'ose à peine le croire; déjà cette lettre eût suffi, si la Gestapo l'eût surprise, à le faire fusiller"(12).

Or, malgré les "éons", Gide reçoit une lettre qui lui est envoyée, le 29 août 1946, de Lübeck. C'est Bernd Schmeier qui s'adresse à lui après "ces années lugubres"(Lettre 1) !

La situation n'est plus celle de 1928. Les fastes culturels de Berlin ne sont plus que de beaux souvenirs. Bernd Schmeier fait partie de ces réfugiés, de ces millions d'hommes et de femmes qui se retrouvent dans les zones anglaise, américaine et française après avoir fui devant les troupes russes. Bernd Schmeier est à Lübeck, c'est-à-dire en zone britannique. C'est le 14 novembre 1944 que les

U.S.A. et l'Angleterre s'étaient partagé l'Allemagne occidentale avant de se décider, à Yalta, le 11 février 1945, à accorder à la France une zone propre(13). Comme le remarque Hagen Rudolph dans son livre sur Les Occasions manquées(14), les réfugiés venaient de régions dévastées et arrivaient dans un pays dévasté". N'oublions pas qu'en août 1945 plus de 25.000 personnes arrivaient chaque jour à Berlin des régions de l'Est! Et que les lettres de Bernd Schmeier à Gide doivent être lues en ayant conscience de ces difficultés. Il est même parfois intéressant de réfléchir sur les remarques que Bernd Schmeier fait sur la ville dans laquelle il échoue. Toujours est-il que c'est dans la misère que se retrouve un homme attaché à une certaine culture tant dans le domaine culinaire, comme en témoignent des passages du Festschrift, que dans celui de l'habitat(16). Heinrich Jessen nous décrit la situation de Bernd Schmeier durant ces terribles années(17), alors que ce dernier devait chercher un nouveau point d'attache à Lübeck. au rétréci dans son logement" et visiblement abattu par cet état de choses. Bernd Schmeier nous parle, lui-même, de cette vie "dans une chambre", "un corridor sombre et froid"(Lettre 3). Il ne peut acheter de livres. Il n'a qu'une paire de "chaussures trouées", lui qui sera présenté, quelques années plus tard, comme un professeur de lycée aimant à porter des costumes faits sur mesure(18). Emporté dans une guerre, dans une situation qu'il n'avait pas voulues, il se retrouve au milieu d'une déchéance morale et matérielle qui est celle de tout le peuple allemand.

De cette terrible période dans la vie de l'homme Bernd Schmeier, il lui restera une certaine attitude qui fera partie de la fascination qu'il sut exercer sur ses élèves:

"C'était ce charme produit par une physionomie qui avait quelque chose de déjà peu commun en soi à cause de son aspect inaccessible, douloureux et marqué quelque peu par la lassitude"(19).

Mais à cette fascination s'ajoutait "l'enchantement causé par le

connaisseur de langues, de cultures et d'hommes" qui demeurent des choses et des êtres inconnus pour ces jeunes gens enfermés dans une Allemagne encore maudite(20).

Tout le monde a perçu en cet homme les mouvements d'une âme et d'un esprit qui supporte avec douleur les peines d'un monde marqué par la barbarie. Lui qui avait voyagé par le monde, qui a accumulé les expériences, apparaît, en 1945, comme un sceptique pourtant encore capable d'enthousiasme: une flamme que les années de guerre n'ont pas réussi à éteindre. Et il saura faire sentir à ses élèves les charmes d'un monde dont ils ignorent encore la réalité. La tristesse qui éclate dans l'aveu fait à Gide, le 7 octobre 1946, la douleur de vivre dans une "nation méchante, cruelle, vengeresse" où il ne peut parler à personne de "Valéry, Proust, Flaubert, de la substance éternelle française, de Paris", sont autant d'étapes dans la vie d'un homme qui va s'efforcer de mettre en chantier un retour à la culture dans cette ville qui, au départ, lui semble hostile. Et il suffit ici de mettre en valeur certains moments de son activité tant scolaire que plus généralement culturelle pour s'apercevoir que les contacts avec Gide sont en fait seulement l'un des pans de ces nombreuses relations que Bernd Schmeier entretient avec les écrivains français. Il éblouissait ses élèves qui, durant la période qui précéda le redressement économique causé en partie par la réforme monétaire du 20 juin 1948(21), s'étonnaient d'entendre Bernd Schmeier faire allusion à ses échanges épistolaires avec Cocteau et Duhamel(22). Ce n'est pas l'habituel professeur de lycée qu'ils ont devant eux. Mais ils écoutent attentivement un homme qui leur apporte tout autre chose que les simples et pourtant si difficiles formes du subjonctif en français. Il tente de faire revivre sur les bords de la Trave, ce qu'il appelle, le 7 octobre 1946, "la France" qui est alors "non-existante" dans le Nord de l'Allemagne(Lettre 3). Rien n'éclaire mieux le drame de cet intellectuel allemand que les aveux faits à Gide, ces témoignages sur la dureté de l'existence après les ravages causés par le "vice

hitlérien". Un homme attaché à sa patrie qui, dit-il, gémit "sous le fardeau que le destin m'a mis sur les épaules"(Lettre 3), n'a guère à se réjouir en ces années de l'après-guerre. Il ne peut pas respirer, sans douleur, cette "atmosphère déprimante et décourageante" qui est celle de l'Allemagne entre 1945 et 1948. Son action en faveur de la culture française va s'intensifier tout au long de ces années. En novembre 1946(Lettre 4), Bernd Schmeier rêve de servir dans "un Institut franco-allemand", de se trouver dans une situation qui ressemblerait quelque peu à celle d'Alfred Döblin, "Chargé de Mission" à la Direction de l'Education Publique, et il va remplir différentes fonctions, dans les années qui suivent, notamment à la Volkshochschule de Lübeck (L'Université Populaire) et à l'Auslandgesellschaft(Société chargée d'entretenir les relations avec l'Etranger) et ainsi favoriser "le rapprochement franco-allemand"(23). Dans le cadre du Cercle Français à l'intérieur de l'Auslandgesellschaft de Lübeck, Bernd Schmeier va, à partir de 1949, organiser des cycles de conférences. Ainsi le professeur Angelloz, alors à Saarbrücken, le professeur Boucher, Alfred Grosser, Albert Finet, le professeur Escarpit, Henri Piard et même Gabriel Marcel et Nathalie Sarraute accepteront de répondre aux invitations lancées par Bernd Schmeier(24).

Mais, en 1946, les contacts entre Bernd Schmeier et la ville de Lübeck, ses habitants, ne sont pas encore au mieux. Comme il le dit à Gide le 6 novembre 46(Lettre 4), il est "brisé et énervé par les peines depuis 1933". Et c'est dans les échanges épistolaires notamment avec André Gide, dans ses retrouvailles au sein de l'Olympe des grands écrivains que l'intellectuel reprend goût à la vie. Il est, dit-il, comme Sémélé attachée aux pas de Jupiter(Lettre 6). Ayant reçu de Gide une lettre provenant d'Ascona, au moment où l'écrivain va rendre visite à Hermann Hesse, Bernd Schmeier souligne l'existence d'une communauté d'une communauté de pensée entre Gide et Hesse. Il déclare avoir fait une "conférence" sur Hesse et le

Festschrift(Hommage rendu à Bernd Schmeier par ses anciens élèves et ses amis le 24 mai 1974) contient le texte d'une conférence prononcée, en 1957, à l'occasion du 80ième anniversaire de Hesse. Bernd Schmeier y insiste sur l'appel à l'humanisme qu'il découvrit, pendant la première guerre mondiale, à la lecture des oeuvres de Hesse, alors qu'il fréquentait déjà, dit-il, Proust, Gide et Thomas Mann(25). Curieusement Bernd Schmeier découvre Hesse, son oeuvre, par les mêmes détours que Gide. C'est grâce à Demian, aux articles des Weisse Blätter, aux appels à la paix, qu'il découvre une voie vers Hesse. Gide a suivi le même chemin et surtout il indique dans son discours à la jeunesse allemande, le 28 juin 1947, que l'oeuvre de Hesse est capable de redonner à cette jeunesse le "respect de soi", cet Eigensinn découvert dans Krieg und Frieden, recueil d'articles publiés à l'époque de la première guerre mondiale(26). Pour Bernd Smeier, il n'y a d'ailleurs pas de doute: Hesse a sa place dans l'Olympe à côté de Gide, Proust et Valéry comme l'affirme, en cette même année 1947, Ernst Robert Curtius dans un article consacré à Hermann Hesse qui sera intégré aux Kritische Essays zur europäischen Literatur en 1950. Ce sont "des carrières entrelacées, se cherchant l'une l'autre, se repoussant l'une l'autre"(27).

Mais les échanges entre Bernd Schmeier et André Gide ne se limitent pas à ces correspondances intellectuelles. Gide s'efforce aussi d'alléger les soucis matériels de son ami, d'améliorer sa "situation matérielle"(Lettre 4). Gide demande, comme le rapporte Jean Lambert(28), à Janie Bussy, le 15 septembre 47, de s'intéresser à Bernd Schmeier qui réside en zone britannique, de lui envoyer "des livres", "des vivres et des vêtements". Et, le 19 novembre 47, il fait communiquer à Janie Bussy, par l'intermédiaire de Dorothée Bussy, la lettre qu'il a reçue de de Schmeier(Lettre 10). A cette époque, l'envoi de colis est une aventure longue et périlleuse. Mais, le 14 novembre, Bernd Schmeier avait déjà vu arriver un colis avec du thé. Puis ce sont "vareuse fourrée" et "pullover rouge". Bernd Schmeier remercie Janie Bussy(Lettre 13). Le 10 septembre 1949, Gide reçoit une lettre

de Bernd Schmeier qu'il qualifie de "triste" et qu'il envoie à Dorothy Bussy(29). Le 17 septembre, Gide regrette d'avoir communiqué à Dorothy Bussy cette lettre et déclare finalement que le "cas" lui semble "désespéré"(30). Le désespoir n'aura peut-être pas de fin.

Mais Sémélé rêve de revoir Jupiter. Et Bernd Schmeier arrive à Paris en fin septembre 1949(31) Il ne peut s'empêcher d'évoquer les jours d'août 1945 durant lesquels il quitte Paris sur un camion de l'armée en déroute. En 1949, c'est, dit-il, le "temps retrouvé"(32). Mais Gide à cette époque est dans le sud de la France(33) Les deux amis ne se rencontreront donc pas. Pourtant ce n'est pas le dernier séjour de Schmeier à Paris. En effet le revoilà dans la capitale française à la fin de l'année suivante. Et, le 24 décembre 1950, il rend visite à Gide et observe cet homme dont la guerre l'avait séparé "de longues années"(34). Il découvre un homme qui "n'est pas vieux", mais dont le visage "semble sans ride, la peau ayant une nuance de rouge" et ses yeux "appartiennent entièrement au visiteur". Pour Schmeier, "ses traits étaient intemporels et n'avaient la marque d'aucune nationalité". Définir ce visage, c'est s'apercevoir que "l'aspect occidental et l'aspect chinois se mêlent mystérieusement en lui":

"Imposant le respect, il était assis en face de moi et pourtant m'enlevait tout embarras. J'entendais à nouveau sa chaude et très profonde voix et je me devais de penser aux paroles de Gorki à propos de Tolstoï: "Cet homme ne peut pas mourir". Gide était vivant, naturel, sans aucune pose, sans aucun mot qui sonnerait faux, un homme humain."(35).

Ces termes, Bernd Schmeier les a choisis lorsqu'il aura appris la mort de Gide le 19 février 1951. Et cette description sera accompagnée d'une longue analyse de l'oeuvre gidienne qui n'est point sans importance quand on sait qu'elle est celle d'un homme qui, après avoir traversé les horreurs de la guerre est en train de chercher la voie de la réconciliation entre les deux peuples et, en même temps, un idéal pour son pays meurtri.

Certes il y a le rappel des différentes étapes de la vie de l'écrivain. Mais l'essentiel est ailleurs: dans l'effort pour pour définir le chemin suivi par Gide au milieu des désastres, ce chemin qui pourrait être un exemple destiné à la jeunesse allemande. Gide, c'est tout d'abord "une vie goethéenne", c'est-à-dire "une vie de l'éternel départ, de l'éternel voyage à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, du contournement des catastrophes et la traversée sans problème des tempêtes"(36). Gide apparaît ainsi comme "l'éternel changeant". Mais l'essentiel est bien son attachement à la vie, le fait que l'écrivain aime "cette terre,ses créatures"(37). Alors que l'écrivain, tout comme son lecteur, a traversé la guerre et vient d'observer les derniers moments des tyrannies européennes issues du fascisme et du nazisme, Thésée est, aux yeux de Bernd Schmeier(38), l'expression de cette "richesse troublante de l'existence" que l'on retrouve partout dans l'homme gidien(39), richesse qui se résume dans une formule ayant son importance lorsqu'il s'agira de définir le rôle que la jeunesse aura à assumer après l'effondrement du Reich:

"Seul l'oubli complet du passé donne vie à chaque nouvelle heure"(40).

Faisant emprunt au discours de Pertisau, Bernd Schmeier signale que Gide fut "le premier, après les terribles événements de la deuxième guerre mondiale, à venir en Allemagne et à parler à la jeunesse allemande"(41) et qu'il a su dire que ce qu'une "génération a commis ne doit pas être mis au compte des fils", que "ce que les pères ont commis les fils le répareront"(42). Dans son discours, Gide faisait appel à "quelques-uns", "parmi les jeunes gens" capables de protester contre "tout mot d'ordre autoritaire" et ainsi, par "la vertu du petit nombre", de résister à ceux qui voudraient à nouveau "incliner, subordonner, assujettir la pensée"(43). Bernd Schmeier termine son analyse en déclarant que Gide "est entièrement nôtre", de même, dit-il, que "nous sommes entièrement lui"(44).

Bernd Schmeier avait renoué avec les voyages en France et, à celui de 1949, des retrouvailles avec le pays bien-aimé, à ceux de l'au-

tomne 1950, date à laquelle il emmena ses élèves à Paris(45), et de la rencontre avec Gide en décembre 1951, devait s'ajouter la "Frankreichfahrt" de mai 1954 durant laquelle Bernd Schmeier rencontrera Jean Schlumberger, "le doyen des écrivains français"(46).

Ainsi, après les drames causés par la guerre, Gide a pris une place bien particulière dans le renouveau ou plutôt la renaissance d'une pensée et d'une activité intellectuelle dans une Allemagne supportant encore le pesant héritage des années de dictature. Grâce à lui et à ceux qui acceptent, parfois avec difficulté, de le suivre renaît une Allemagne qui, de toute évidence, ne sera plus celle connue par Gide sous la République de Weimar, mais une Allemagne qui prendra sa place dans la nouvelle constellation des réalités politiques et intellectuelles de l'après-guerre. Gide, avec ténacité, évite de renouer d'une manière quelconque avec le passé. Il évite l'obstacle qui sera présent au Congrès de la Jeunesse à Munich en juin 1947, c'est-à-dire celui des discussions sur les responsabilités en ce qui concerne le passé. Il s'agit pour lui de trouver une nouvelle voie qui devra être celle de la démocratie. Annemarie Krapp avait, le 28 juin 47, soulevé le problème de la responsabilité en demandant si les pays étrangers ne s'étaient pas laissés eux-mêmes "tromper par les nationaux-socialistes"(47). Des critiques s'élevèrent dans le public qui ne reçurent pas, selon Annemarie Krapp, l'approbation de Gide. Car, selon lui, "chacun doit en démocratie pouvoir exprimer librement ce qu'il pense" et Gide avoue alors que les critiques adressées à Annemarie Krapp montrent que "l'esprit national-socialiste n'a pas encore été surmonté"(48). Le but recherché est simple: passer par-dessus les têtes d'une génération qui n'avait pas su échapper à l'emprise du nazisme pour faire appel à une jeunesse capable d'affirmer sa foi en l'avenir du monde occidental et retrouver confiance en elle-même et en son pays. Il s'agit de développer une élite susceptible, par la force de sa pensée, de dominer la réalité, d'éviter les pièges des totalitarismes, l'homme étant "responsable de Dieu"(49). Pour cela, il faut créer une morale dans laquelle l'homme

n'aura à "respecter" que "soi", au lieu de s'en remettre aux "lois que se sont inventées les hommes"(50). Et Hermann Hesse apparaît comme l'intellectuel capable de favoriser ce "retour à la véritable vérité"(51)

Pour Gide, l'avenir est aux mains de cette élite jeune, méfiante vis-à-vis de l'Etat. La lettre adressée, le 17 septembre 1949, à Dorothy Bussy et dans laquelle Gide parle de Bernd Schmeier comme d'un "cas" lui paraissant "désespéré", montre bien qu'il ne peut plus guère croire que la génération qui a connu la guerre en arrivera à surmonter ses peines. L'état de l'Allemagne amène Gide à développer une véritable utopie qui est celle d'une nation portée par une élite d'individus décidés à affirmer la force de l'individu face aux menaces non seulement du nazisme, mais aussi de l'ensemble des totalitarismes qui amènent l'homme à se "désindividualiser"(52). La réalité de chaque jour ne laissera pas de place à cette vision faite d'élitisme et d'un libéralisme proche, de l'aveu même de Gide, de John Stuart Mill(53). Mais elle avait pourtant permis à un écrivain de condamner "la paresse", "toute idée reçue d'avance" pour affirmer la primauté du devoir de "chercher par soi-même la vérité et ainsi d'affirmer cet Eigensinn défenseur de la liberté des peupâles. Par sa réflexion sur l'avenir de l'Allemagne, Gide en vient à tracer l'esquisse d'un Etat dont la force serait entièrement aux mains de chaque individu décidé à refuser "tout enrégimentement sous un uniforme, que celui-ci soit rouge ou blanc, ou noir"(54). On peut longuement discuter sur le réalisme de cette utopie. Mais il faut bien constater qu'elle trouve une place de choix dans le cortège de celles qui ont été développées depuis Hobbes et Locke et qui tentent de définir le subtil et fragile rapport de l'individu face à l'Etat.

Nous remercions Madame Catherine Gide et Monsieur le Docteur Hans Bode d'avoir autorisé la publication des lettres d'André Gide et de Bernd Schmeier. Ils gardent évidemment le copyright de ces différentes lettres.

1. Il s'agit de l'article de Serge Maiwald publié dans la revue de Tübingen Universitas, N° 4, juillet 1951, pp.410-413.
2. Rolf Bongs: Das Antlitz André Gides, Düsseldorf, Droste-Verlag, 1955, pp.43-64. Le titre de ce chapitre est: "Begegnung".
3. Sur le discours de Munich, il faut se rapporter au volume intitulé: Erste Internationale Jugendkundgebung. Ruf an die Deutsche Jugend. Ein Bericht. Zusammengestellt von Gerhard Fauth. Munich, Verlag der Zwölf, 1947. Le texte de l'allocation de Gide à ce Congrès fut reproduit dans de nombreux journaux et cela jusque dans la "province" allemande. Le conservateur du Gutenberg-Museum de Mayence, M.le Docteur Adolf Wild, nous faisait parvenir dernièrement la copie du texte de ce discours paru dans une revue destinée à la jeunesse: Die Zukunft, 2ème année, N° 14, 20 juillet 1947, p.4. Cet exemple pourrait être repris dans de multiples publications. C'est ainsi que la revue Universitas présentait le texte du discours de Gide juste avant l'article de Serge Maiwald.
4. Rudolf Eucken (1846-1926), philosophe. Professeur à Bâle(1971), puis à Iena. En 1908, il obtint le Prix Nobel. Otto Liebmann (1840-1912) fut professeur de philosophie à Strasbourg, Iena(Fondateur du Néo-Kantisme).
5. Ces notes se trouvent à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet accompagnant une lettre de Pierre Taponier à André Gide(F 408-9).
6. Le Staatspartei est sorti du Deutsche Demokratische Partei en 1930. Parti bourgeois, libéral, il perdit petit à petit son influence(1919: 18,6 % des votes;1932: 1 %).
9. André Gide: Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946, Imprimerie nationale de France en Autriche, p.2.
10. Ibid.,p.3.
11. Ibid.,p.3.
12. Ibid.,p.3.
13. Hagen Rudolph: Die verpassten Chancen. Die vergessene Geschichte der Bundesrepublik, Munich, Wilhelm Goldmann Verlag, 1979, p.31.
14. Ibid.,p.36.
15. Festschrift,op.cit., p.36(Texte de Wulf Köpke(1974):"Raison, Mesure, Clarté"). 16. Sa demeure, près du Wakenitz, est décrite dans le Festschrift(p.27) par Hansjürgen Linke(1972).
- 17.Festschrift,op.cit., p.40.(Texte de Peter-Christian Wagner(1974).
18. Ibid., p.28(Texte de Hans Bode(1972): "Ein Lehrer der fünfziger Jahre").
19. Ibid., p.40(Texte de P.C. Wagner): "Es war dies Gebanntsein durch eine Physiognomie, deren Unnahbarkeit, Schmerz und Anflug von Müdigkeit an sich schon ungewöhnlich wirkten..." // 20. Ibid.,p.40: "Und es war dies schliesslich die Bezauberung durch den Kennern von Sprachen, Kulturen und Menschen...".
21. Alfred Grosser, La République fédérale d'Allemagne. P.U.F., Que sais-je ?, 1963, p.69.
22. Festschrift, op.cit., p.32.
23. Ibid., p.26(Texte de Hans Bode(1960)).
24. Ibid., p.41(Texte de Heinrich Jessen(1974):"Herzlichen Dank,Herr Dr.Schmeier!").

25. Ibid., p.20 (Texte de Bernd Schmeier: "Hermann Hesse zum 80.Geburtstag").
26. C.Foucart: "André Gide et Hermann Hesse...", B.A.A.G., N°40, octobre 1978, p.23.
27. Ernst Robert Curtius: Kritische Essays zur europäischen Literatur, Francfort, Fischer Wissenschaft, 1984, p.216. L'article de Curtius parut dans le N°11 de Merkur, revue créée en 1947.
28. Correspondance André Gide-Dorothee Bussy, t.3, p.469 note 2.
29. Ibid., p.528.
30. Ibid., p.529.
31. Festschrift, Op.cit., p.1.
32. Ibid., p.6.(Bernd Schmeier: "Wiedersehen mit Paris"(1949)).
33. Le 4 octobre 1949, date de l'arrivée de Schmeier à Paris, Gide est à Nice(Cahiers de la Petite Dame, t.4,p.143).
34. Festschrift,Op.cit., p.6(Bernd Schmeier:""Stirb und Werde !".Aus einer Rede zum Gedenken André Gides").
35. Ibid., p.6: "Ehrfurchtgebietend sass er mir gegenüber und nahm mir doch alle Befangenheit . Ich hörte wieder die warme,volle tiefe Stimme und musste an das Worte Gorkis über Tolstoi denken: "Dieser Mann kann gar nicht sterben." Gide war heiter,natürlich, ohne jede Pose und falsches Wort, ein menschlicher Mensch".
36. Ibid., p.8.
37. Ibid., p.9.
38. Ibid., p.9.
39. Ibid., p.10.
40. Ibid., p.9: "Nur das völlige Vergessen des Gestern schafft jede neue Stunde".
41. Ibid., p.10.
42. Ibid., p.10.
43. A.Gide,Op.cit., p.12.
- 44.Festschrift,op.cit., p.11: "Er ist ganz unser, wir sind ganz wie er".
45. Ibid., p.16.
46. Ibid., p.17.
47. Erste Internationale Jugendkundgebung. Ruf an die deutsche Jugend. Op.cit., p.16.
48. Ibid., p.57.
49. A.Gide,Op.cit., p.9.
50. Id.,: Préface au Voyage en Orient, recueilli dans Feuillets d'automne(Paris,Mércure de France,1949), p.225.
- 51.Festschrift,Op.cit., p.21(Bernd Schmeier:"Hermann Hesse zum 80. Geburtstag").
52. A.Gide: Allocution prononcée à Pertisau, Op.cit., p.1.
53. Ibid., p.6.
54. Ibid., p.7. L'allusion au "rouge" n'est évidemment pas fortuite. Au début de l'Allocution, Gide parlait du "communisme" comme présupposant "une résignation de l'esprit critique"(Op.cit.,p.2).

LETTRE 1

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

24 Lübeck, 29.VIII.46.

Roekstr, 17^B(1)

Cher maître

Si vous m'avez oublié ? Il y a des éons(2) je vous saluai au vestibule d'un théâtre berlinois - on représentait votre traduction de la pièce de Rilke-, et les paroles que vous m'adresiez(sic) me sont restés(sic) un trésor précieux et inoubliable. Plus tard vous aviez même la bonté de m'envoyer votre image avec le dindiki sur l'épaule(3), et quand en 1943 ma maison fut détruite par les bombes, la perte de cette photo et de vos livres m'a rendu inconsolable. M.Gallimard pourrait témoigner de mon désespoir- à ce temps-là j'étais "comme vainqueur"(les larmes aux yeux) à Paris.

Je pris la liberté de vous écrire une lettre en 40 après mon entrée triomphale dans la ville bien-aimée. A ce temps-là vous étiez près de Nice(4), mais vous ne répondiez jamais - la grande catastrophe vous faisait taire(5). Avec quelle anxiété et sympathie je recueillis les rares nouvelles sur vous dans ces années lugubres !

Bernd Schmeier

LETTRE 2

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

Paris, le 17 septembre 46(1)

Mon cher Bernd Schmeier,

Pour comprendre la joie profonde que m'apporte votre lettre du 29/8, il faut vous dire d'abord que je ne pouvais pas croire que vous fussiez encore en vie.

Votre lettre de 1940 m'avait proprement bouleversé; je l'ai conservée précieusement comme un extraordinaire témoignage que, tout récemment encore, dans une réunion internationale au Tyrol, je citais et qui, disais-je, me retient à tout jamais de porter un jugement global sur les Allemands. Au reçu de cette lettre, ne pensant pas pouvoir correspondre avec vous directement, je fis en sorte que Gallimard pût entrer en relations avec vous et je m'étonne qu'il n'ait pas su mieux vous dire combien j'avais été sensible à votre sympathie.

Au surplus, je me souviens très bien de cette première rencontre à Berlin où vous m'aviez abordé dans le vestibule du théâtre, tout timide et rougissant, pour m'offrir quelques fleurs d'orchidée; je ne pense pas que jamais hommage m'ait ému davantage. Il se joignait à la douceur de ces souvenirs une grande tristesse: je pensais ne jamais plus vous revoir. De là la joie que m'apporte aujourd'hui votre lettre.

Si dures que purent être pour vous, que sont encore les épreuves que vous traversez, du moins les avez-vous supportées. Vous vivez encore, vous pouvez m'écrire, je puis vous répondre: c'est énorme. Et cela nous permet d'espérer.

Ne doutez pas de la fidélité de mon souvenir et de ma chaleureuse sympathie.

P.S. - Puis-je espérer une nouvelle lettre de vous qui me renseigne un peu sur vos souffrances actuelles qui vous amènent à me dire que la vie est "plus que jamais un enfer" ?

LETTRE 3

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, Geverdes Str.7

le 7 octobre 46.(1)

Cher maître,

Quand j'ai reçu votre lettre, peut-être la plus belle que j'aie reçue dans mon existence, les chaudes larmes me sont coulées sur les joues, et dans une profonde émotion je me suis dit: " Ainsi tout n'a

pas été en vain. La vie est douce tout de même, et ce moment-ci vaut bien des peines des dernières années". S'il y avait à Lübeck du verre, un clou et un artisan, je ferais encadrer ce précieux document pour le contempler à coeur-joie et l'avoir sans cesse sous les yeux.

J'ai honté, cher maître, de vous parler de mes misères. C'est amer de ne posséder qu'une paire de chaussures trouées, de vivre non dans une chambre, mais dans un corridor sombre et froid, de méditer, sans la cigarette indispensable et une goutte de café, d'être privé de tous ses livres et devoir quémander un bout de papier pour écrire une lettre. Tout cela est peut-être une quantité négligeable. Beaucoup pis est la perte de Berlin et de mes amis qui sont tués, dispersés, disparus. Mais le pis c'est l'ambiance de cette ville-ci qui me semble froide, hostile et arriérée et où je me trouve dans un complet isolement, ville qui déteste son grand fils Thomas Mann(2). On pense et parle ici d'une manière mesquine, pleine de rancoeur et dépourvue d'essence spirituelle. Je suis comme dans un marais dans lequel on s'enfonce à son corps défendant. La France est non-existante aux bords de la Trave(3), ou, quand on en parle, ce n'est que la nation méchante, cruelle, vengeresse. A qui pourrais-je parler de vous, de Valéry, Proust, Flaubert, Racine, de la substance éternelle française, de Paris, de la Normandie et du Midi, de Chartres et de Vézelay ? Les qualités positives des Allemands sont quasi ensevelies, inondées et par le vice hitlérien qui encore brûle en eux et par les souffrances atroces de l'heure actuelle. Voilà une atmosphère déprimante et décourageante. Je la respire, le coeur déchiré, perdu dans un monde gris et malade, tout en comprenant les contradictions et en étant dégoûté. "En mon pays suis en terre lointaine." Mais, dame! c'est quand même mon pays, et je gémiss sous le fardeau que le destin m'a mis sur les épaules.

Tout cela est mal exprimé, les mots et la clarté manquent. Vous devinerez, cependant, cher maître, ma confusion et mélancolie. Hélas! si je pouvais vous parler de vive voix- tout serait plus simple, et les

ténèbres s'éclairciraient.

De même, dans ma dernière lettre, j'ai certainement commis une gaffe. M.Gallimard a été très bon pour moi et je n'oublierai jamais sa gentillesse. Quand ma maison au Grünewald(4) fut détruite, il mit tout de suite à ma disposition une dizaine de livres de la Pléiade qui une année plus tard- ô douleur !- devinrent la proie des Russes. Lorsqu'en 40, il me parla de vous, son message me fit grande impression, mais un interprète n'est pas l'auteur. S'il y a de la faute, c'est la mienne.

Avec gratitude, avec l'affection de longues années et la fidélité d'un vieil admirateur je m'incline devant vous.

Bernd Schmeier

LETTRE 4

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

BERND SCHMEIER

Lübeck, Geverde Str. 7,

le 6 nov.46.(1)

Cher maître,

Votre lettre m'a tellement ému et attendri que pendant deux jours j'étais presque incapable de me concentrer sur mon travail quotidien. Aujourd'hui encore je suis si excité que ma réponse sera tout à fait insuffisante et des plus misérables.

Je cherche des mots pour vous remercier. Je ne les trouve pas et me considère comme l'enfant dans un conte de fées sur lequel tombent du ciel les ducats. On dirait que le bonheur me déchire la poitrine.

Certes, je vais tout faire pour ne pas désespérer. Je répète que Lübeck est triste, sombre, inhumain. Votre grandiose idée pourtant d'aller à Tüb(2) ne me semble pas une solution adéquate. Dans cette ville-là je serais l'intrus, le "Prussien", le réfugié détesté. M. Ta. me surestime de beaucoup en me croyant digne d'une chaire. Je ne suis pas un type scientifique et jouerais un rôle précaire et douteux comme prof. d'Univ. Si je connais assez bien -mais comme amateur- les littératures française, anglaise et allemande, cela ne me donne pas le

droit de faire des conférences doctes et profondes.

Tout mon désir est de vivre en France, un autre de travailler pour un entendement franco-allemand. Si je pouvais être actif à un Institut franco-allemand, être fonctionnaire de liaison entre les deux pays, organiser ou surveiller l'éducation- voilà où je pourrais être utile, voilà mon domaine. Je me demande s'il n'est pas mieux d'attendre tout de même. Depuis quelques semaines, ma situation matérielle s'est un peu améliorée; actuellement je remplis les fonctions d'un professeur de lycée, chose plutôt déprimante. Mais je jouis d'un peu de sécurité et peux secourir ma soeur et mon beau-frère réfugiés. En allant dans la même qualité à Tüb. où je serais entièrement seul et où tout serait à recommencer- ne risquerais-je pas trop ?

Cher maître, j'ai tant de confiance en vous que je suis sûr que vous comprenez mes scrupules, mes hésitations et que vous ne m'en voulez pas. Ou suis-je un lâche et à blamer ? Brisé et énervé par les peines depuis 1933 ?

Penser qu'un colis d'Angleterre pourrait me venir me rend déjà maintenant fou de joie. Comme vous êtes bon ! Je vous implore d'y faire empaqueter un de vos derniers livres. A la bibliothèque municipale de Lübeck je n'ai trouvé que Les Faux-Monnayeurs, Isabelle et le bien-aimé Immoraliste- et je brûle de soif d'avoir davantage et surtout un livre à moi tout seul.

Comme cette lettre est pauvre et maladroite ! J'en ai honte. Et mon coeur est si plein, ma gratitude si profonde, et le pouls bat comme celui d'un oiseau jubilant; mais la concentration manque, and I am shaky and worn out.(3) Que vous sentiez donc un peu de mon émotion et attendrissement !

Je m'incline devant vous, mon grand, grand ami vénéré.

Bernd Schmeier

LETTRE 5

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, Geverde Str.7, Pâques 47(1)

Cher maître,

Depuis quatre mois vous vous taisez, et anxieusement je me demande si ma lettre vous a atteint ou si la vôtre s'est perdue. La poste marche encore très mal et je plains bien des pertes. L'hiver a été très très dur et je suis tout à fait épuisé. Chaque lumière semble s'être éteinte, il n'y a pas d'espoir, le découragement est grand. Souvent je lis un article sur vous dans les journaux, mais jamais une ligne de vous. Je ne lirai donc jamais ni Thésée ni Hamlet ni le Journal ? Je serais privé ad calendas Graecas de la joie de relire L'Immoraliste, Les Faux-Monnayeurs, Isabelle ?

Pendant que je vous écris, le vent hurle et les gouttes de pluie tombent dru sur la fenêtre. Le printemps si douloureusement désiré est là, et je ne suis plus étendu sur le grabat enveloppé en manteau et couvertures pour me protéger contre le froid. Mais le coeur ne se sent pas délivré, la situation générale devient pire de jour en jour, et les soucis les plus primitifs ne me lâchent pour aucun moment.

Avec effroi je vois que cette lettre est un seul soupir, et je me tais. Comme un mot de vous me consolerait, cher maître !

Excusez ces lignes et croyez, je vous prie, à ma vénération et fidélité

Bernd Schmeier

LETTRE 6

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Lübeck, le 25 mai, 47(1)

Cher maître,

Votre lettre d'Ascona(2) m'a donné de nouveau courage, et je vous en remercie de tout mon coeur. Comme c'est doux et consolant pour moi de savoir que vous ne m'oubliez pas ! Et tout de même, jamais je ne réaliserai complètement que le poète de ma jeunesse, l'auteur

magique de l'Immoraliste et de la Porte Etroite, se penche, lui-même, vers moi et me parle personnellement. L'idée me hante que je ressemble à Sémélé qui désirait voir Juppiter(sic) dans toute sa splendeur.

Je connais fort bien toute l'oeuvre de Hermann Hesse sur qui, l'autre jour, j'ai fait une conférence. La Morgenlandfahrt m'a fait, dès sa publication vers 1931, une impression particulière(3). Je me suis cependant toujours demandé s'il ne subissait pas en cette période l'influence de l'incomparable Kafka. Avec avidité j'attends votre préface, cher maître, et j'implore le destin -la poste- de me laisser parvenir ce message. Je me meurs de soif pour vos livres, et un gracieux coup de chance m'a jeté dans le sein des Nourritures Terrestres que je lis dans ce moment avec toute la tendresse, tous les souvenirs, toute la mélancolie imaginables.

Quelle a été ma joyeuse surprise de recevoir une lettre de M. Baratier à qui vous m'avez recommandé ! Vraiment, vous n'oubliez pas le triste Don Quichotte à Lübeck ! Tout de suite j'ai répondu à Baratier que j'aimerais beaucoup à suivre son appel, Lübeck étant une ville meurtrière pour moi. J'ai fait la proposition d'aller le voir au mois de juillet à Tüb. en lui demandant un visa. Maintenant j'attends chaque jour sa réponse -pourvu que cette maudite poste ne me trahisse point-, et quelque chose comme une toute petite flamme d'espoir s'est allumée dans mon coeur écoeuré et las. Peut-être le jour viendra que je vous verrai - mais c'est müssig(4) d'oser y penser.

Toute ma gratitude est auprès de vous, cher maître. Je m'incline très respectueusement.

Bernd Schmeier

LETTRE 7

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bad Teinach, le 14 août, 47 (1)

Cher Maître

Grâce à vous je passe une quinzaine de jours dans la Forêt-Noire.

Ce sont mes premières vacances après bien des années; tout est tellement inaccoutumé que je redécouvre la nature et le loisir, et je ne reviens pas de mon étonnement heureux. A Tubingen M.Baratier m'a accueilli de la manière la plus charmante et souvent nous avons parlé de vous, cher maître. Mon séjour ici aurait été parfait, si j'avais eu le bonheur de vous rencontrer. Mais hélas ! il ne faut pas demander au destin trop, pourtant je n'abandonne pas l'espoir de vous voir un jour tout de même. Avec une grande émotion j'ai lu le discours que vous avez tenu à Pertisau et où vous parlez de moi si tendrement(2). Je me sens richement récompensé pour toutes les peines que j'avais à supporter, et peut-être ma vie n'a pas été entièrement inutile.

M.Baratier m'a présenté à M. le gouverneur Widmer(3) qui m'a salué très cordialement. J'aimerais beaucoup à m'établir dans la zone française dont l'ambiance me convient beaucoup. Mais il faut encore trouver une formule et une position pour réaliser mon déplacement. Quand à la fin du mois je rentrerai dans mon exil détesté de Lubeck j'espère que ce sera pour peu de temps.

Passant quelques jours à Berlin j'ai réussi -grand miracle ! - à trouver l'édition de la Pléiade de votre "Journal", et chaque après-midi vous me verriez assis sous les sapins plongé dans ce livre dont la lecture m'émeut et me ravit infiniment. Vous comprenez, cher maître, comme je suis heureux et béni, et je m'incline devant vous en profonde gratitude.

Bernd Schmeier

24 Lübeck Geverdes Str. 7

LETTRE 8

BERND SCHMEIER A ANDRÉ GIDE

Lübeck, ce 11 octobre 47(1)

Cher Maître,

Sept semaines se sont passées depuis que j'ai quitté Tubingen. Rapidement le peu de récréation que j'apportai à Lubeck s'est envolé, et actuellement je suis plus vidé et épuisé que jamais. Quand je

m'assieds, je m'endors, mais dans la nuit le sommeil est récalcitrant ou m'envoie des cauchemars. La peur de l'hiver me hante. J'avais espéré lui échapper en trouvant une petite place au Wurtemberg(sic); mais là-bas on ne bougea pas, mes appels se perdent sans écho, et une grande tristesse m'envahit. Peut-être il sera le mieux pour moi de rentrer à Berlin et de végéter dans les ruines; là au moins je ne serai pas le réfugié détesté et l'Antinazi mal vu. A Paris la femme qui m'est chère se meurt lentement et m'appelle à son chevet. Et moi je trébuche à travers les sales rues de cette maudite ville, les larmes dans les yeux et bégayant des mots sans sens. Vraiment, le dernier courage m'abandonne et, comme on dit en allemand, "ich möchte die Flinte ins Korn werfen"(2), bien qu'il n'y ait pas de grain et que je ne porte pas d'instrument meurtrier.

Voilà une lettre pleine d'amertume, cher maître. Vous connaissez cependant trop bien l'âme troublée pour ne pas me pardonner mon épanchement. Vous qui étiez ma seule joie dans ces années sans nom vous pencherez sur ma mélancolie sans me blâmer.

Je reste toujours votre très fidèle et respectueux.

Bernd Schmeier

LETTRE 9

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

André Gide

1 bis, rue Vaneau

Paris 7^e

Le 23 Octobre 47 (1)

Mon cher Bernd Schmeier,

Votre belle et triste lettre du 4(ou 11 ?) me serre le coeur. J'y répons aussitôt par grand désir de vous apporter, par ma sympathie, un peu de courage et d'espoir; de patience tout au moins. Combien je souhaite que vous soit parvenu entre-temps ou que vous parvienne promptement un double colis de vêtements et de vivres que des amis anglais, sur mes indications, ont fait partir de Londres pour

vous il y a trois semaines environ. Comme ces amis se trouvaient de passage à Paris ces derniers jours, j'ai pu leur montrer votre lettre; ils m'affirment qu'il faut prévoir pour de tels envois de longs retards et qu'il y a par conséquent encore lieu d'espérer que ce double envoi vous parvienne. Mais ils ne me cachent pas que de nombreux colis, à leur connaissance, se sont égarés et s'égareront encore; "Ne lui oparlez pas de cet envoi, m'ont-ils dit, afin de ne pas lui donner de regrets dans le cas où il ne l'aurait pas reçu". Je vous en parle pourtant, convaincu que, de toute manière, la profonde sympathie dont cet envoi est le témoignage vous touchera.

Persuadez-vous de mon estime et de la sympathie constantes que l'échec des premières tentatives pour vous les prouver n'ont pas épuisées; je suis tout prêt à vous en donner, s'il se peut, de nouvelles preuves. Serait-il par exemple indiscret de vous demander quelques indications au sujet de cette personne, à Paris, qui vous est chère et que vous me dites "mourante" ? Estimez-vous que l'on puisse faire quelque chose pour elle ? Je vois venir l'hiver avec une grande appréhension. Puisse ce mot(je le souhaite tant !) vous réchauffer un peu le coeur.

Tout afctueusement votre

LETTRE 10

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck ce 14 nov.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str.4

Cher Maître,

Votre lettre du 23 oct.est si belle que je frissonne en la lisant, et j'ose à peine croire qu'elle est adressée à moi. Certes, je ne l'ai pas méritée et la contemple timidement rempli d'une douceur profonde. Vous n'oubliez pas mes soucis et peines et m'offrez même votre secours pour la femme qui se meurt atteinte du cancer. Heureusement

elle a tous les soins nécessaires et personne ne peut l'aider. Qu'un monde devenu rude et méchant me défende de la voir avant qu'elle me quitte me blesse profondément, et je gémissais sans cesse et sourdement. En elle j'ai aimé la France meurtrie et humiliée, tout un monde foulé aux pieds; c'était un amour datant des éons(2), et quand nous longions les quais de la Seine, je murmurais:

"Ach du warst in abgelebten Zeiten

Meine Schwester oder meine Frau."(3)

Maintenant dans son agonie elle me jette son appel ne pouvant plus m'écrire, et je vois les nuages courir et la pluie tomber.

Je sais très bien, cher maître, que vous voulez me secourir, et ainsi le bateau fouetté par les tempêtes, trouve encore son équilibre. Avant-hier était un jour surtout sinistre. Je fus cité devant l'autorité occupante qui me fit un interrogatoire des plus pénibles durant une heure et demie. K dans le "Procès" est un héros comparé avec moi, et arrivé dans la rue je m'évanouis. On me fit savoir que l'autorité française à Tubingen désirait des recherches à mon sujet. Bien; on me cribla de centaines de questions, et toutes ces suggestions faillirent me poignarder. Décidément je ne comprends plus ce monde. Aveugle et tâtonnant je cherche la route du château, et les refus terrassent. Si je ne sentais pas aux oreilles le son de votre voix douce et amicale, tout irait mal. Le matin quand je me lève après une nuit blanche et que je bois une tasse de thé envoyée par vous de Londres(4) et que je mets la belle vareuse il y a une pointe de lueur et je souris tout de même plein de gratitude.

Je vous reste profondément obligé, cher maître, et reste toujours votre respectueux et fidèle

Bernd Schmeier

P.S. M.Taponier(5) m'a écrit de l'entrevue qu'il a eue avec vous et en est tout à fait overpowered(6). Avec la plus grande impatience j'attends l'allocation de Pert.(7) que vous avez eu la bonté de lui remettre.

LETTRE 11

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck, le 16 nov.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître,

Mon coeur est plein de joie et jubilation. Enfin vous l'avez obtenu, ce Prix Nobel, qui vous est dû depuis des décades. Un monde, tout de même, qui se souvient de son devoir, ne peut pas être complètement perdu, et mon sang court plus vite, et mon front est déridé. Qu'en même temps je sois un peu jaloux de ce comité qui vous reconnaît bien tard, va sans dire. Quand jeune garçon encore, en 1916, je lus pour la première fois "Les Nourritures Terrestres", vous apparteniez à moi seul; maintenant le globe s'incline devant vous.

Le 21 novembre c'est votre jour de naissance: toute ma tendresse jaillit vers vous, cher maître, mon grand ami. Sans vous, rien n'irait plus pour moi; sans vous l'Europe perdrait son plus grand espoir. Continuez, je vous en prie, votre pèlerinage ici-bas, et que le Ciel vous laisse jeune et frais et courageux!

"Und keine Zeit und keine Macht zerstückelt
Geprägte Form, die lebend sich entwickelt"(2)

Agréez, cher Maître, l'expression de ma profonde fidélité.

Bernd Schmeier

LETTRE 12

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lübeck, le 2 déc.47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître, mon grand et vénéré ami, à peine ai-je expédié ma lettre d'hier je lis dans le journal de ce matin avec horreur que, "vous êtes tombé sérieusement malade et n'êtes pas capable d'aller à Stockholm". Avec angoisse je me demande si c'est la

vérité ou si c'est un mot donné pour vous tenir à l'abri. Mon coeur bat anxieusement, et des flots d'inquiétude m'inondent. Impossible de m'imaginer. que vous nous quittiez. Je lis et relis votre dernière lettre où vous mentionnez que vous êtes fatigué(2) - mais que veut dire cela ? La respiration me reste coupée.

Je vous implore, cher maître, sur les genoux de mon coeur - comme dirait Heinrich von Kleist - de m'envoyer un télégramme avec - que ce voeu soit exaucé ! - les deux mots: hors danger.

Des jours angoissants m'attendent. Tous mes soins, toute ma tendresse sont autour de vous. Soyez rétabli le plus tôt possible - c'est ma prière !

Très anxieusement, le vôtre

Bernd Schmeier

LETTRE 13

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Bernd Schmeier

Lubeck, le 2 déc. 47(1)

24 Lübeck

Geverdes Str. 7

Cher Maître,

ô jour glorieux qui m'apporte un mot de vous ! Le front se déride, les nuages s'envolent, la voix n'est plus rauque, et les yeux deviennent clairs. Le froid ne pique plus et l'espoir me fait sourire. Comme je vous remercie !

Entretiens vous aurez reçu ma lettre répondant à la vôtre qui m'a si fort ému et mes lignes vous disant mon bonheur pour le prix Nobel. J'aurais supposé que vous fussiez à Stockholm, et maintenant, très sagement, vous vous reposez à Neuchâtel(2). Etre avec vous pour une demi-heure, longer le lac, faire la conversation - quelle béatitude !

Je serais enchanté, cher maître, si vous m'envoyiez quelques livres. Je ne connais ni les "Interviews Imaginaires" ni "Thésée" et ne possède de vous que le "Journal" et "Corydon". Impossible ici

d'acheter aucun livre français. Autant que je suis informé c'est toujours encore défendu d'envoyer des imprimés dans ce pays sacré. Mais si l'on essayait d'adresser le petit colis à Monsieur Webel attaché au Gouvernement Militaire Français de Tübingen ? Je suis sûr qu'il me l'enverra à Lübeck. Et j'attends avec le plus grand intérêt la préface de la "Morgenlandfahrt" dont vous m'écriviez au printemps !(3)

Avec inquiétude je regarde vers Paris et la France - qu'elle choisisse le bon chemin !- vers Rome et Londres. Où va l'humanité ?

Je me pavane dans ma vareuse fourrée et mon pullover rouge comme un paon et les caresse tendrement. Une lettre vient d'être expédiée à Miss Bussy.

Il n'y a pas de jour que je ne pense à vous, cher maître, avec une profonde gratitude et timide affection. Que le Ciel vous protège et vous donne joie et santé !

Je reste toujours votre respectueux

Bernd Schmeier

LETTRE 14

BERND SCHMEIER A ANDRE GIDE

Paris 6^e, 51 Quai des Grands

Augustins c/o M.Topolinski

le 4 oct.49.(1)

Cher Maître,

me revoilà donc à Paris, et je me trouve dans un état d'euphorie. La beauté de la ville me frappe comme autrefois, je suis fasciné comme il y a vingt ans et pour la première fois depuis des années je vois le soleil reuire. Tout serait parfait si je pouvais vous parler pour dix minutes.

Le 9 ou le 10 octobre je dois rentrer dans le tombeau lubeckois, et je n'ose pas m'imaginer comment je réagirai après le "rausch" parisien (C'est Goethe qui déteste cet état d'âme(2)).

Votre lettre m'a profondément touché, cher maître, et je vous

remercie que vous participiez à ma douleur dont je ne connais pas encore les conséquences.

Agréé, je vous prie, l'expression de ma vénération et gratitude.

Bernd Schmeier

LETTRE 15

ANDRE GIDE A BERND SCHMEIER

17 janvier 51 (1)

Cher Bernd Schmeier

Tout enrobé de chocolat, votre massepain(2) (je parle particulièrement de votre dernier envoi) est meilleur que je pensais pas que friandise pût être - jusqu'à m'inviter à une faute de français, je crois bien. Du fond de l'estomac et du coeur, je vous remercie. Votre

André Gide

NOTES

LETTRE 1:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-6(1p.) Cette lettre fut envoyée à:

M. André Gide
c/o Nouvelle Revue Française (Gallimard)
Paris 6^e Rue Bottin ?
1 bis rue Vaneau
Frankreich

2) Les éons sont, dans la philosophie gnostique, l'incarnation des puissances éternelles et ils rendent possible l'action de l'Être sur les choses. Bernd Schmeier parle ici des éons comme de l'éternité.

3) La photographie doit être celle, datant de 1926, qui se trouve reproduite dans La Vie d'André Gide de Claude Mahias (Paris, Gallimard, 1955, p.68). Gide consacra dans la revue Commerce, durant l'automne 1926, un article à ce petit animal trouvé lors de son voyage au Congo de juillet 1925 à mai 1926.

4) Gide est, à partir du 14 octobre 1939, à Nice. Il restera jusqu'au 7 mai 1940 chez les Bussy(Correspondance André Gide- Dorothy Bussy, t.3, Paris, Gallimard, 1982, p.159, note 1). Il restera dans le Midi de la France jusqu'au 4 mai 1942, date à laquelle il partira de Marseille pour Tunis. De toute évidence, Bernd Schmeier

rencontra Gaston Gallimard après que Gide eût quitté le logement des Bussy. Car les Allemands entrèrent à Paris le 14 juin 1940 (Herbert R. Lottman, La Rive Gauche, Seuil, 1981, p.182). Or, à cette époque, Gide est à Vichy (Cahiers de la Petite Dame, Gallimard, t.3, 1975, p.177 et Correspondance André Gide-Roger Martin du Gard, Gallimard, t.2, 1968, p.210). Pour sa part, Gaston Gallimard et la N.R.F. se replient, à l'arrivée des Allemands, "dans la Manche" (Pierre Assouline, Gaston Gallimard, Paris, Balland, 1984, p.268). Et il rentre définitivement à Paris le 22 octobre (Ibid., p.278).

5) On connaît la réaction d'André Gide à l'invasion allemande. Dans sa lettre du 29 mars 1940 à Wilhelm Herzog, il déclarait que, "depuis la déclaration des hostilités", il avait "presque fait voeu de silence" (Wilhelm Herzog, Menschen, denen ich begegnete, Munich, Francke Verlag, 1959, p.332).

LETTRE 2:

1) Copie de la lettre envoyée par André Gide à Bernd Schmeier, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-7 (1p.1/4). La secrétaire de Gide a ajouté à la main l'adresse de Bernd Schmeier: Roeckstrasse 17 B, Lübeck 24.

LETTRE 3:

- 1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-8 (1 p.1/2).
- 2) Thomas Mann avait officiellement refusé de rentrer en Allemagne après la seconde guerre mondiale. Il avait fait publier, dans la revue Aufbau (New York) du 28.9.45, son article: "Warum ich nicht nach Deutschland zurückgehe". Cet article fut repris en Allemagne par le Augsburger Anzeiger du 12.10.45. Thomas Mann répondait ainsi à une lettre ouverte de Walter von Molo à lui-même, lettre publiée dans la Münchner Zeitung du 13.8.45.
- 3) La Trave est la rivière qui traverse Lübeck.
- 4) Partie résidentielle de la ville de Berlin, incorporée à cette ville depuis 1920 (Quartier de Wilmersdorf).

LETTRE 4: 1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-10 (sur papier bleu à lignes, 2p.).

- 2) Dans la zone d'occupation française, Tübingen est le siège du gouverneur militaire Guillaume de Widmer qui est le cousin d'André Gide (Jean Lambert, Gide familial, Juillard, 1958, p.104).
- 3) "I am shaky and worn out" : "Je suis bien faible, exténué".

LETTRE 5:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-11 (1 p.) Cette lettre fut envoyée au 1 bis de la rue Vaneau.

LETTRE 6:

- 1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-12 (1p.1/2).
- 2) Gide était allé rejoindre Jean Lambert et Catherine Gide à Ascona, le 21 mars 1947. Il devait rentrer à Paris le 28 avril. Mais entre-temps, il aura rendu visite à Hermann Hesse, le 11 avril (Voir Claude Foucart, "André Gide et Hermann Hesse ou l'indépendance de l'esprit au milieu des guerres", B.A.A.G., N° 40 octobre 1978, p.16).
- 3) André Gide publia une préface à la traduction par Jean Lambert de Morgenlandfahrt, Le Voyage en Orient, qui parut en 1947, chez Calmann-Lévy. Pour sa part, Bernd Schmeier

nous a laissé la conférence qu'il prononça, en 1967, à l'occasion du 80ième anniversaire de Hermann Hesse (Festschrift Bernd Schmeier Lübeck, 24. Mai 74, pp.18-24).

4) "müßig" : "oisif".

LETRE 7:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-13 (Papier à lignes, 2p.) Bad Teinach est une petite ville de cure de la Forêt-Noire, près de la ville de Calw.

2) Voir, dans l'Allocution prononcée à Pertisau le 18 août 1946 (Imprimerie Nationale de France en Autriche, p.2-3), le passage consacré à la lettre de l' "officier allemand".

3) Il s'agit ici du gouverneur Guillaume de Widmer.

LETRE 8:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-14 (Lettre adressée au 1 bis de la rue Vaneau), (1 p.).

2) L'expression "die Flinte ins Korn werfen" correspond à "jeter le manche après la cognée". Mais pour comprendre la phrase de Bernd Schmeier, il faut remarquer que, littéralement, la phrase allemande se traduit par: "jeter le fusil dans les blés".

LETRE 9:

1) Copie à la machine, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-15 (2 P.).

LETRE 10:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-12.

2) Voir LETRE 1, note 2.

3) Ces vers proviennent d'une poésie de Goethe adressée à Charlotte von Stein qui commence par: "Warum gabst du uns die tiefen Blicke". Cette poésie fut écrite le 14 avril 1776(Goethes Werke, Hamburger Ausgabe, t.1, p.122). Nous remercions le Professeur Arthur Henkel (Heidelberg) de l'aide qu'il nous apporta dans la recherche de cette citation et et dans l'explication de son contenu. Traduction des vers donnés par Bernd Schmeier:

"Ah ! Tu étais à une époque disparue
Ma soeur ou ma femme".

4) De toute évidence, il s'agit ici d'une intervention de Janie Bussy. Dans la lettre adressée à Dorothy Bussy, le 10 novembre 1947, Gide signale qu'il a "récrit à Bernd Schmeier aussitôt" pour lui dire qu'il faisait part aux Bussy "de sa joie" (Correspondance André Gide-Dorothy Bussy, Gallimard, t.3, 1982, p.469).

5) Il s'agit du "répondant" français de Bernd Schmeier.

6) Ce mot difficilement lisible signifie ici "enthousiasmé".

7) L'Allocution de Pertisau fut prononcée le 18 août 1946.

LETRE 11:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-2. (1p/2).

2) Il s'agit de vers de Goethe datant de 1817. Le titre du poème est "Urworte, Orphisch. Dämon" (Goethes Werk, t.1, Hamburg, C.Wagner Verlag, 1964, p.359). Traduction de ces vers:

"Aucun temps et aucune puissance ne morcellent

La forme créée qui se développe en sa vie".

LETTRE 12:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-3(1 p.1/2). 2) Gide signale à la Petite Dame, le 16 novembre 1947, que "son coeur" est "assez flanchard" (Cahiers de la Petite Dame, t.4, 1977, p.78).

LETTRE 13:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-4(1 p. 1/4). 2) André Gide se trouve à Neuchâtel à partir du 29 octobre 47 et il rentre à Paris le 3 mars 1948.

3) La préface, ainsi que la traduction, est parue en 1947 et, séparément, dans la revue Paru de janvier 1949.

LETTRE 14:

1) Lettre autographe signée, Bibliothèque littéraire Doucet, gamma 408-5 (1 p.).

2) Bernd Schmeier ne reverra Gide que le 24 décembre 1950 (Festschrift Bernd Schmeier, op.cit., p.6). Quant au "Rausch" détesté par Goethe, selon Bernd Schmeier, il est clair que Goethe n'accepte pas ce "Rausch" comme trouble de l'esprit. Mais songeons à la fin de l'acte 3 dans le Second Faust (vers 10011 et suivant) et aux magnifiques vers qui appartiennent au domaine "dionysiaque".

LETTRE 15:

1) Lettre autographe signée, Archives de Hans; Bode (Lbeck) (1 p.).

2) Spécialité de la ville de Lübeck !